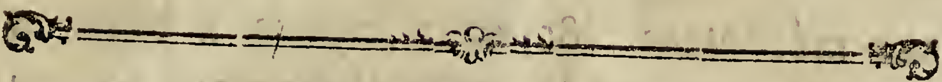
LANTERNE

MAGIQUE NATIONALE.



LANTERNE
MAGIQUE NATIONALE.

LA voici, la voilà, meſſieurs, meſdames, la lanterne magique nationale, la piece vraiment curieuſe. Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté ſeule pouvoit produire, le deſpotiſme & l'ariſtocratie, le deſpote & les ariſtocrates, traités par la *nation*, comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux Saint-Michel. Vous verrez les guerriers citoyens, les citoyens guerriers, les héros de la Baſtille, les troupes légères des fauxbourgs Saint-Antoine & Saint-Marcel, les chaſſeurs des barrieres, les capucins traveſtis en ſapeurs, les dames de la nation, & les nones défroquées, & toute l'armée patriotique, & l'illuſtre coupe-tête, & le bon duc d'Orléans, & le châtelet, & la lanterne, & toutes les merveilles de la révolution. Enfin vous allez voir ce que vous allez voir, la vue n'en coûte rien ; on rend l'argent

aux mécontens, & nous payons à bureaux ouverts, comme la caiſſe d'eſcompte payera au mois de juillet.

Bonum principium facit bonum finem.

Vous n'entendez pas le latin, ni moi non plus; mais un chanoine de mes parens, à qui on a tout ôté, excepté ſa ſcience, m'a dit que cela vouloit dire, qu'en commençant bien on finiſſoit de même.

Ecoutez : primo d'abord.

La généalogie de notre - dame l'aſſemblée nationale, & de ſa chere fille la conſtitution.

Necker engendra les emprunts viagers, les emprunts viagers engendrerent le déficit, le déficit engendra Calonne, Calonne engendra les notables, les notables engendrerent l'archevêque de Sens, l'archevêque de Sens engendra la cour pléniere; la cour pléniere engendra le mécontentement, le mécontentement engendra Necker, Necker engendra la double repréſentation, & la nouvelle convocation qui engendrerent les curés & les avocats, qui engendrèrent l'aſſemblée nationale, qui engendra la prétendue conſtitution, & la prétendue conſtitution engendra l'anéantiſſement des revenus &

la banqueroute, le papier-monnoie, & la ruine du royaume, la deſtruction de la nobleſſe, du clergé & des parlemens, & la priſon du roi : ces derniers rejetons, enfans parricides, pourront bien aſſaſſiner leur mere.

Vous allez voir enſuite un conſeil préparatoire, tenu chez M. le directeur général des finances; c'étoit le principal laboratoire de la révolution.

Et voilà le bon N....r ; le voyez-vous au milieu de ſon conſeil ſecret qui prépare la conſtitution : remarquez la maréchale de B.....u cette auguſte femme qui gouverne l'académie. A ſa droite eſt C....t & à ſa gauche Harpula. Voyez-vous cette ſœur du pot qui remue la tête comme un pantin ; elle reſſemble à ſon auguſte époux; elle paroît quelque choſe quand elle repréſente dans un fauteuil ; elle n'eſt plus rien quand il faut marcher. Voyez l'ambaſſadrice boutonnée : on voit qu'elle médite l'oraiſon jaculatoire, qu'elle ſe dit à elle-même, *qu'il s'épuiſe, qu'il m'enleve aux cieux, qu'il me laiſſe retomber.*

Le grand homme redreſſe ſon menton ; il va parler; écoutez : je ne ſuis pas revenu ici pour être baloté par les cabales ;] on ſait que mo

ſeul je puis ſauver l'état ; on connoit ma ſupériorité ſur le reſte des hommes : je n'ai plus de gloire à déſirer, j'en regorge, (& voyez le balon qui s'enfle) ; mais il me faut du pouvoir ; il faut me nommer dictateur, ou au moins miniſtre national ; tel eſt mon plan.

Voyez Harpula qui ſe mouche, touſſe, crache, ſe redreſſe ; & croyant s'être donné un air important, va débiter, avec emphaſe, de mauvais vers. C'eſt-là ce qu'il appelle le langage des dieux ; dans ſa bouche, c'eſt celui de la ſuffiſance & de la déraiſon ; il offre, pour la révolution, tous les faiſeurs d'énigmes, de chanſons & de madrigaux. Cela ne laiſſera pas que de faire une troupe brillante.

Regardez le grand C...... ; il va recruter l'armée de Harpula ; il offre trois millions de philoſophes, avocats, procureurs, clercs de notaire, garçons marchands, curés à portion congrue, capitaliſtes, uſuriers, & les femmes pour qui la philoſophie eſt ſi commode, & qui donneront leurs maris, & les negres pour qui il demandera la liberté, quand ſes amis auront vendu leurs habitations ; c'eſt tout ce qu'il peut faire pour la bonne cauſe ; ils ne demandent, l'un & l'autre, pour récompenſe, que de l'argent & des honneurs.

Ecoutez la maréchale, qui, avec un grand apprêt de modeſtie, dit :

» Je ſuis comme madame j'Offrin, je n'ai à vous offrir que mes bêtes & M. le maréchal ; mais je donnerai à dîner aux philoſophes & aux poëtes, à condition que j'aurai l'air de diriger la machine, & qu'on donnera à mon mari une place dans le conſeil, une place qui ſoit bien inſignifiante, bien à ſa portée ».

A quoi le grand N..... répond :

« Vos dînets, madame, nous feront fort utiles ; c'eſt comme cela que j'ai commencé ma réputation ».

Conſidérez madame N..... qui appuie l'opinion de ſon vertueux époux.

Et moi, ajoute-t-elle, je vous promets les proteſtans ; j'ai des correſpondances ſecretes dans toute la France. Je la ſouléverai depuis Quimper juſqu'à Marſeille.

« Croyez-vous », s'écrie l'ambaſſadrice avec énergie «, que je ne ſervirai de rien, que je ne me demenerai pas dans tout ceci, que je reſterai à rien faire ! Ce n'eſt pas là mon compte. Je publierai des livres, on ne les lira pas ; je montrerai ma phyſionomie ; on ne la regardera pas ; mais je ferai des avances, & je réuſſirai. Je me charge des nobles, je les renverrai au

tiers; après les avoir régénérés, j'en ferai des roturiers en les purifiant dans ma piſcine; & ſi je ne fais pas marcher droit les boîteux, ce ne ſera pas faute de travailler à les redreſſer *. Je ne demande rien ni pour moi, ni pour M. l'ambaſſadeur, je le ferai ce qu'il doit être; & quant à moi, je me paierai par mes mains «.

Premier changement de décoration.

Voyez, meſſieurs, meſdames, un ſecrétaire qui vient avertir M. le directeur général qu'il eſt attendu dans ſon cabinet; le conſeil ſe leve; madame la maréchale prend le bras de la Harpe pour ſe rendre à l'académie; madame l'ambaſſadrice eſt attendue dans ſon boudoir; il n'eſt jamais vacant; la maman ſe rend à ſon hôpital. Tout eſt compenſation dans le monde.

Second changement.

Nous voici dans le cabinet de M. N......., voyez le petit miniſtre R.... d qui ſe redreſſe, le prélat d'A....., au front calme, au tein

* Voyez M. l'évêque d'A.....

fleuri, qui écoute, & le rabin E. . . . y qui perore ; l'arrivée du miniſtre interrompt leur converſation ; & voyez le grand homme qui leve les yeux au ciel, & s'écrie avec un enthouſiaſme vraiment national : l'heureux jour eſt enfin venu où la France, régénérée par mes ſoins & les vôtres, va devenir le pays d'Eldorado, notre raſſemblement eſt l'image de l'union qui va régner dans cette heureuſe contrée ; voyez le prélat qui ſourit, le circoncis qui écoute la bouche béante, & R....d qui ſe gonfle ; on annonce l'académicien T....t & le jeune héros L....h. Paris ſera à nous, dit l'un ; l'armée nous ſervira, dit l'autre ; écoutez-les tous parlant à-la-fois ; ils ne s'entendent plus, ni moi non plus.

Paſſons à la convocation des états-généraux.

Troiſieme changement.

Voyez ces hérauts d'armes montés ſur des chevaux blancs, chargés de galons, trompettes en bouche, bas de ſoie bien tirés ; ils annoncent la proceſſion générale des états-généraux ; voyez les enfans qui crient, les femmes qui regardent, les troupes qui rangent, & le peuple qui admire.

Quatrieme changement.

Le grand jour eſt arrivé, les rues ſont tapiſſées, tout Paris eſt aux fenêtres de Verſailles, le chemin eſt bordé de ſoldats non encore nationaux, c'eſt-à-dire de gardes-françoiſes, les places ſont louées douze francs. Un peu d'attention; la marche commence. Voyez d'abord les récolets & autres moines & confrairies ; c'eſt la tête de la proceſſion ; le roi, la reine & la famille royale en formeront la queue; pouvoit-on prévoir que le milieu, c'eſt-à-dire noſſeigneurs, détruiroient pendant leur ſeſſion les deux extrêmes. (*Treve à mes réflexions, elles n'ont pas le ſens commun.*) Voyons défiler noſſeigneurs. Voilà d'abord meſſieurs les députés du *tiers*, je veux dire des *communes*; & non, c'eſt de la *nation* qu'il faut dire, n'eſt-ce pas? (Mais alors ils étoient du *tiers*;) voyez-les en petits manteaux, en cravates, ils ont l'air d'abbés déguiſés; c'eſt pour détruire juſqu'au coſtume qu'ils ont depuis ſi bien traités le clergé.

Conſidérez les deux payſans Bretons, le front chauve du bon Gerard, ſon coſtume de métairie, & l'habillement biſarre de Corentin.

le Floch ; ils ont l'air bonnes gens : il ne faudra pas moins que toutes les ſuggeſtions perfides & la ſcélérateſſe combinée de leurs collégues pour en faire des enragés, & les mettre en action ; (*mais chut ! le comité des recherches a des eſpions par-tout & le châtelet eſt à ſes ordres.*) c'eſt ici, meſſieurs, que je réclame plus particuliérement votre attention. Voyez comme le peuple applaudit : c'eſt le grand comte de Mirabeau ; admirez ſa friſure, la mieux ſoignée de toutes ; l'air content de lui-même, qui le caractériſe ; il ſourit à ſes approbateurs, il leur rendra en motions les bienfaits dont ils veulent bien le combler. Il cauſe avec M. Bouche ſon collégue, c'eſt une contenance ; & les applaudiſſemens redoublent : ils l'accompagneront juſqu'à l'égliſe de Saint-Louis ; laiſſons-le aller ſur les aîles de ſa gloire ; & voyons ces paremens ariſtocrates, ces veſtes de drap d'or, ces chapeaux ſurmontés de plumes ; tous ces paons ſe pavanent : laiſſez-les faire, on leur rognera les plumes. Regardez le prince par excellence, le bon Philippe d'Orléans, le pere du peuple, il s'eſt mis à ſon rang de bailliage ; voyez avec quelle facilité il a deſcendu le premier échellon de la grandeur ; laiſſez-le marcher, il ſera bientôt à la hauteur

des habitans des fauxbourgs dont il aura inceſſamment l'occaſion de ſe ſervir. Regardez avec admiration le grand la Fayette; regardez ſa contenance modeſte, ſon ſouris gracieux; auroit-on cru alors que dans ſix mois il ſeroit le général de ce peuple qui le regardoit à peine, c'eſt cependant lui qui le conduit aujourd'hui comme un cocher mene ſon maître. Il paſſe devant, mais il prend l'ordre; voyez tous ces ducs bardés de cordons & de ridicules; ils paroiſſent beaucoup ici; belle montre & peu d'effet.

Nous voilà enfin arrivés au clergé. Voyez ces curés à portion congrue; on les appelle aujourd'hui des dignes paſteurs, on les appellera bientôt des calotins.

On leur promettra beaucoup, car on aura beſoin d'eux; tiendra qui pourra, *ce ne ſont pas nos affaires.* Voyez parmi eux quelques moines de toutes couleurs, cela détruit la monotonie de l'uniformité; mais réſervez toute votre admiration pour les prélats, leurs rochets de dentelles, leurs robes de pourpre : voyez le jeune prélat d'Autun qui ne marche pas droit; voilà comme il ſe conduira aux états-généraux. Conſidérez un grouppe de gens qui l'applaudiſſent, c'eſt un raſſemblement

usuriers & d'agioteurs qui comptent sur lui; il ne trompera pas leur espoir. Enfans d'Israel! voyez votre soutien. Regardez le respectable cardinal de la Rochefoucault, ses cheveux blancs & sa barette, il a l'air d'un patriarche qui conduit & préside la procession; mais il sera bientôt confondu, poursuivi, anéanti: il il est cependant encore plus honnête que sa physionomie, & c'est beaucoup dire.

Voyez à la suite de nos futurs législateurs, la famille royale à pieds; c'est l'emblême de la position où on la laissera. Nous avions alors un roi & une reine. Voyez l'air de bonté qui caractérise le monarque, la noblesse & les graces dont la nature a paré notre souveraine; l'abandon populaire de Monsieur, frere de notre roi, l'aimable légereté de M. le comte d'Artois. Voyez les Condé, les Conti, les Angoulême, les Berri, & regardez-les bien; car bientôt vous ne les verrez plus. Considérez les Princesses & leurs dames-d'atours, & les carrosses de parade & les chevaux panachés; voyez les pages & les valets de pied, & les gardes-du-corps & les cent-suisses en habits d'Arlequin, qui escortent tout cela; & tout cela va en pélerinage pour demander au Saint-Esprit qu'il descende sur les futurs législateurs.

ce ſont du tems & des pas perdus, le Saint-eſprit ne s'en mêlera pas; mais bien le diable avec ſes cornes.

Cinquieme changement.

Nous voici tranſportés dans l'égliſe de Saint Louis, on a de la peine à ranger tous les députés, ils commencent déjà à tenir bien de la place; voyez tous les ſoins que ſe donnent meſſieurs les maîtres des cérémonies & leurs aides-de-camp; enfin, voilà tout le monde à-peu-près placé. Voyez le petit évêque de Nancy, qui pérore, & tout le monde qui écoute, & le comte de Mirabeau qui prend des notes; c'eſt la baſe de ſon courier de Provence: & l'évêque qu'on apblaudit, & la meſſe chantée par la muſique du roi, & chacun qui ſ'en va. (*Allons-nous-en les gens des noces, allons nous-en chacun chez nous*).

Sixieme changement.

Voici la grande ouverture des états-généraux; voyez la ſalle des menus, aggrandie, annoblie par ſa deſtination, les travées ont été remplies dès la pointe du jour, de ce que

la cour & la ville offrent de plus brillant. Regardez le trône, les bancs des miniſtres à droite meſſieurs du clergé ; à gauche la nobleſſe & vis-a-vis, la future *nation*. Le roi arrive, & on applaudit, on porte devant lui l'épée de Charlemagne ; belle inutilité ! la famille royale ſe place, le grand N.....r s'avance ; il leve les yeux au ciel, il va nous lire un mémoire qui, quoiqu'un ſimple appercu, durera quatre heures ; vous l'avez entendu une fois ; c'eſt bien aſſez. Paſſons à d'autres.

Septieme changement.

Voici la ſalle du clergé. Voyez le bon vieux cardinal qu'on a élu préſident. Voyez les prélats & les curés qui ſont en préſence. Regardez l'évêque d'A. . . . & l'archevêque de B . . . . . qui intriguent. Entendez-vous le ſon des louis qui ſe comptent ? L'air bienfaiteur des deux prélats qui payent, ou plutôt diſtribuent, la figure reconnoiſſante des curés qui reçoivent, & l'air de premiers pris des autres évêques. Tout royaume diviſé ſera détruit, dit l'écriture ; le clergé ſubira la loi commune

Huitieme changement.

Paſſons à la chambre de la nobleſſe. Le préſident ſonne, j'apperçois une très-grande majorité, celle des gens foibles : quelques chevaliers françois d'un côté, & de l'autre, quelques eſprits brouillons & méchans, qui bientôt quitteront & trahiront leur ordre; l'intérêt ou la crainte les guide preſque tous. Regardez le duc d'Orléans, chef de cette derniere minorité, il eſt là comme par-tout ailleurs, en mauvaiſe compagnie; c'eſt affaire d'habitude.

Neuvieme changement.

Mais venons aux grandes marionettes, à la ſalle du tiers; c'eſt un ſpectacle de nouvelle création. Deux mille ſpectateurs occupent le pourtour de la ſalle. Mirabeau n'eſt pas encore écouté, quoiqu'il parle beaucoup. Malouet eſt déjà ariſtocratiſé. Rabaud métaphyſique ſur la pointe d'une aiguille. L'abbé Sieyes prépare la révolution. Bailly ſonne, il eſt bien éloigné de lire dans les aſtres, auxquels il rêve, ſa très-prochaine élévation. Chapelier guette le moment favorable ; il viendra, & le fin matois ſaura

ſaura le mettre à profit. Mais ce n'eſt rien que de les montrer, il faudroit les faire parler, & cela n'eſt pas en mon pouvoir; & ſi j'en avois les moyens, je les ferois, j'eſpere, parler mieux qu'ils n'ont fait. Voyons une ſéance de commiſſaires conciliateurs.

Dixieme changement.

Voyez-les raſſemblés chez le garde-des-ſceaux, chacun a députés ſes plus déliés; ils ſe guettent, ils cherchent à ſe deviner; le clergé finaſſe, la nobleſſe ſe met en avant, & le tiers à cheval ſur ſa force d'inertie, ne porte que des demi-bottes. Le miniſtre des finances alimente la diſcorde. Ils feront de l'eau toute claire.

Nous voici au 23 juin, grande journée.

Premier changement.

Un grand événement ſe prépare; les portes du grand Bazar ſont fermées. Voyez-vous l'illuſtre Bailly qui ſe préſente, les ſoldats le repouſſent; le voilà lancé comme une balle dans le jeu de paume, tous ſes adhérens vont y faire avec lui une grande partie. Voyez

comme ils vont ſervir la nobleſſe ſur les toits; ils ont déjà biſqué ſur elle, ils ne tarderont pas à avoir avantage. Admirez comme tous ont friſé la corde, ils vont jurer de ne ſe déſunir jamais; les anciens juroient par le Styx, par la barque à Caron; eux prêtent ſerment ſur la corde du bac qui a ſervi pour le paſſage de leur pere; enfin ſe leve le jour qui devoit être l'aurore du bonheur de la France. Voyez-vous l'ordre qui regne par-tout, le temple eſt ouvert, chacun prend ſa place. Voyez ce chevalier qui ſe préſente. C'eſt Paporet, ſecrétaire du roi. Examinez comme il fait bien le mort; c'eſt qu'il l'eſt tout-à-fait. Un ſecrétaire du roi qui meurt dans ce moment, quel préſage! C'eſt la nobleſſe étouffée dans ſon berceau; c'eſt la plume deſſéchée, le roi n'aura plus d'ordres à donner (Mais je vous diſpenſe de mes réflexions, ſuivons les événemens). Ce gros pere qui ſe préſente, c'eſt bien un pere, il eſt environné de ſa famille; *c'étoit le roi*. Les miniſtres l'entourent. Vous cherchez le grand génie de la finance, il n'y eſt pas. C'eſt lui qui a tout fait, qui conduit tout; mais les marionetes ne jouent bien qu'autant qu'on n'en voit pas le fil, il eſt derriere la toile; ſi la piece réuſſit, il s'en avouera l'auteur; ſinon...... n'antici-

pons pas : bon peuple, ſoyez à préſent toute oreille. Ecoutez bien le diſcours touchant de votre monarque ; abolitions de la taille, de la corvée, de la gabelle ; rapprochez les dates, c'eſt le 23 juin. Tout cela eſt encore à faire. A qui la faute ? C'eſt ce que vous allez ſavoir Le roi preſſe ſes peuples d'être heureux ; il attendrit tous les cœurs ; ils vont, ſans doute, tomber à ſes genoux; la moitié de la ſalle eſt prête à s'y jetter, l'autre reſte inébranlable ; le roi ſe retire, la nobleſſe, ſon clergé l'accompagnent, le peuple l'applaudit ; c'eſt le moment de le publier le pere de la France. Ce titre vaudroit bien celui de *reſtaurateur*. Arrivez avec lui chez la reine ; voyez-vous le dauphin remis entre les bras de la nobleſſe, qui jure auſſi à ſon tour de le conſerver à la nation. Il faut retourner à la ſalle ; la loyauté & la franchiſe n'y ſont plus ; admirez comme en un moment la pompe la plus impoſante a été convertie en un ſpectacle hideux, la colere a remplacé l'attendriſſement ; un mot de l'abbé Sieyes a tout changé. Par ce plan, a-t-il dit, le bonheur du peuple eſt aſſuré, & ce n'eſt pas par nous, il vaut mieux qu'il ne le ſoit pas ; déjà il n'y auroit plus beſoin d'états-généraux ; & que deviendroient les plans du duc d'Orléans,

les espérances de mon parti. Ne perdons pas de temps; il est encore une ressource, Necker a la faveur du peuple ; c'est bien lui qui a fait la déclaration ; n'importe, pour peu qu'on ait transposé une virgule, il aura le droit de se plaindre. A ces mots la horde s'ébranle ; voyez-vous le bataillon qu'elle forme, elle se transporte chez le génie; il ne s'y trouve pas.

Second changement.

Voyez le grand Necker il descend du château, & pour dérober sa modestie aux empressemens des cuistres du château & des harangeres de Versailles, il descend par la cour de marbre, & se rend à pied chez lui, faisant tête à tous les signes d'approbation de la canaille. Voyez tous ces messieurs de la nation qui se répandent dans Versailles, portant des transparens sur lesquels est écrit : vive Necker, le pere de la patrie, & tous les polissons crient : c'est un essai d'insurrection dont on aura lieu d'être content.

Troisieme changement.

Transportez-vous au palais-royal, vous y

verrez des orateurs qui montent ſur des chaiſes, & ſe font entendre ſans ſonnettes. Voyez les priſonniers de l'abbaye qu'on a mis en fourriere dans un des hôtels garnis du palais. Remarquez les grouppes, les cafés remplis de têtes exaltées, c'eſt le génie de la licence (de la liberté, je veux dire), qui s'eſt emparé de toutes les têtes. Voyons ce qu'il va produire.

Quatrieme changement.

Retournons à l'aſſemblée, voyons l'évêque d'Autun qui ſoutient que le ferment des députés eſt nul, il le prend pour le vœu de chaſteté, & l'abbé Sieyes qui propoſe de permettre le divorce & le mariage des prêtres. Il eſpere ſe conjoindre à mademoiſelle Theroigne, quand elle aura divorcé avec M. Populus ; il ſe trompe, on connoît la fidélité de ces deux tourtereaux ; mais on dit que madame de S...l pourroit bien l'épouſer en trentieme noce.

Cinquieme changement.

Voyez-vous cette déeſſe pâle & tremblante, qui s'appelle la peur ; elle vole à tire-d'aîles de Paris à Verſailles, & de Verſailles à Paris : la

voyez-vous qui dit tout bas à des députés, votre mort eſt réſolue, vous êtes proſcrits au palais-royal, vous ſerez égorgés, brûlés vifs; vos cendres ſeront jettées au vent, & puis vous ſerez pendus; voyez comme on croit tout ce qu'elle dit, comme on va ſe ranger parmi le tiers, comme on demande des paſſe-ports; & voyez-vous le comte de Mirabeau qui s'applaudit de ſes ſuccès; la déeſſe eſt ſon émiſſaire: c'eſt lui qui l'expédie à ces meſſieurs; cet honnête homme reſſemble au lievre qui fait peur aux grenouilles; il en eſt étonné lui-même: voyez-vous la déeſſe qui porte l'alarme dans le château.

Tout eſt perdu, dit-elle, tout Paris eſt ſoulevé; il y a ſix cens mille hommes ſous les armes; ils ont des piques d'une longueur.... & des couteaux de chaſſe affilés: votre armée & vos baïonetes ne peuvent vous défendre; il faut céder.

La voyez-vous qui retourne à Paris, & qui dit aux bourgeois: ah! malheureux! vous allez être exterminés. J'ai vu ces ſuiſſes; ce ſont des diables: les huſſards ſont des antropophages. Il y a une artillerie formidable, & j'ai vu les grils avec leſquels on fait rougir les boulets: on a caché les petits-ſuiſſes dans les carrieres du fauxbourg Saint-Jacques; on a miné le faux-

bourg Saint-Germain ; on va faire ſauter la riviere, & mettre le feu à la ville : vous ſerez tous grillés, noyés, pourfendus & emportés par les boulets de canon. Il n'y a que M. le marquis de la Villette qui obtiendra la grace de n'être qu'empalé.

Voyez-vous le buſte de M. Necker, & celui de M. le duc d'Orléans qu'on promène. Les deux font la paire : entendez-vous les calomnies contre un bon roi & une reine charmante, & & les éloges qu'on donne au vil écuyer de la *bouſonne* : entendez-vous les brigands qui crient : Vive Louis XVI, & les ſots qui ſont bien contens, & les honnêtes gens qui gémiſſent & s'enfuient.

Voyez-vous comme le peuple veut faire du premier un maire du palais, & du ſecond, un protecteur. Voyez-vous comme les bons patriotes s'attroupent.

Sixieme changement.

Montons à l'hôtel-de-ville.

Voyez-vous, meſſieurs, meſdames, la grande municipalité, compoſée de MM. les électeurs, qui n'ont plus rien à élire, qui ſont là ſans ſavoir pourquoi. Voyez-vous ce peuple qui eſt aſſem-

blé à la place de greve. Voyez-vous ces hommes qui courent, qui parlent, qui excitent meſſieurs les piquiers du fauxbourg Saint-Antoine & du fauxbourg Saint-Marcel.

Voyez-vous ce poſtillon habillé de rouge, qui arrive de Verſailles au grand galop : gare, gare, & voilà le poſtillon qui monte à la ville, & qui dit aux municipaux : il n'y a pas de tems à perdre ; il faut faire arrêter tous les ariſtocrates, nobles, prêtes, femmes & filles, & les mener au palais-royal.

Voyez-vous ces municipaux qui lui demandent comme il ſe nomme, & s'il s'appelle Saint-Barthélemy, qui s'informent quel eſt celui qui l'envoye, & il ne le dira pas ; & voyez-vous qu'il eſt habillé comme un valet, & qu'il parle comme un gros monſieur.

Et voyez-vous Berthier & Foulon qu'on amène; & voyez-vous comme de braves gens qui ſont là animent le peuple; il va les tuer tout de ſuite, tout de ſuite.

Et voyez-vous comme on les tue, comme on les déchire, comme le bon peuple eſt bien content, & les braves encore plus. On porte le cœur de Berthier à l'hôtel-de-ville, & le François, tigre & ſinge, chante dans la place de greve : *Il n'eſt point de fête quand le cœur n'en eſt pas.*

Septieme changement.

Voyez-vous Necker le ſage, Necker le vertueux, Necker le grand homme, Necker le dieu, Necker le charlatan, qui revient de Suiſſe, & qui arrive à l'hôtel-de-ville : entendez-vous qu'il demande la grace du baron de Bezenval. Il ne ſait pas que quand on eſt aſſez puiſſant pour obtenir la grace de ſon ami, il ne faut demander que ſon jugement.

Voyez le maire qui vient d'arriver de la lune, & les électeurs qui ſe ſont fait municipaux; voyez-vous tous ces habiles gens qui ſavent leur *pater* ſur le bout du doigt. Ils s'écrient : *Fiat voluntas tua*, & *ſanctificetur nomen tuum*. Voyez-vous le miniſtre qui ſe rengorge, & qui s'en va.

Et les diſtricts qui s'aſſemblent, & qui crient, & qui hurlent, & qui raiſonnent comme des diſtricts : « point de grace, nous ne voulons point de grace, ce baron eſt un ariſtocrate; il faut qu'il ſoit jugé, il faut qu'il ſoit pendu. Necker ſe mocque de nous; c'eſt un autre ariſtocrate; qu'il prenne garde à lui, nous pourrions bien envoyer ce dieu à la lanterne ».

Et voyez-vous Necker dans la consternation; il n'a pas réussi, il est atteré, & depuis ce jour-là, le grand homme n'a plus été qu'un pauvre homme: *Sic transit gloria mundi.*

Huitieme changement.

Voyez l'assemblée nationale assaillie par les femmes & les piquiers; ils se fâchent contre les gens qui ne leur disent rien, & sourient au comte de Mirabeau qui se fâche contr'eux.

Neuvieme changement.

Voyez le château de Versailles, & il est encore nuit, & les femmes & les piquiers y pénètrent; & voyez-vous ce garde-du-corps qui est à la porte de l'appartement de la reine; & voyez-vous comme ils le frappent à coups de massue, comme ils l'abattent, comme ils le traînent pour lui couper le col; & voyez-vous son camarade qui vient à son secours, & le peuple qui s'élance sur lui, qui lui arrache son mousquet, & lui en donne un coup sur la tête, & lui enfonce le crâne.

Remarquez bien comme la porte de la reine

eſt enfoncée, comme les femmes & les amazones percent ſon lit à coups de piques, & voyez-vous les braves gens qui ſe trouvent là, & qui excitent les amazones. Remarquez là-bas cette belle femme qui s'enfuit en chemiſe, qui ſe ſauve auprès de ſon époux; elle tremble, mais pour ſon fils; elle ne tremble pas pour elle : ſon regard eſt encore fier, on reconnoît encore la fille de Marie-Thérefe & la reine des François, & c'eſt ſon peuple qui la pourſuit : & voyez-vous M. de la Fayette qui fait ſemblant de dormir tranquillement dans ſon lit ; le voyez-vous, il ronfle les yeux ouverts.

Frémiſſez, François, voyez votre roi qu'on entraîne dans ſa capitale : ſes gardes ſont déſarmés, ils marchent à pied au milieu de leurs aſſaſſins; leurs étendards ſont renverſés : un train d'artillerie précede ſa voiture, un autre la ſuit : des femmes ivres de liqueurs fortes & de ſang, ſont à cheval ſur les canons ; une nombreuſe cavalerie ferme la marche ; la figure du monarque porte l'empreinte de ſon caractere ; elle eſt l'emblême de ſon ame, elle eſt calme & bonne ; s'il gémit, c'eſt ſur l'égarement momentané de ſon malheureux peuple : ſon

auguſte compagne, ſupérieure aux événemens, ſemble les maîtriſer par ſon courage.

Et leur plus jeune fils à qui les deſtinées
Avoient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur,
Fut aux murs de Paris conduit avec ſa ſœur.

Et voilà le roi & ſa famille priſonniers dans la bonne ville de Paris; ſi je pouvois les en tirer, ils n'y feroient pas long-tems : paſſons à quelque choſe de plus gai.

Dixieme changement.

Vous allez voir ce que vous allez voir. Remarquez-vous ce héros de l'autre monde, le grand la F....e, le futur connétable, reconnoiſſez-le à ſa longue figure, à ſa mine blême, à ſon col roide. On lit ſon caractere dans ſes yeux, dans ſes traits. Ce guerrier municipal a la phyſionomie d'un mouton; le voyez-vous haranguer ſon armée.

« Citoyens-ſoldats & ſoldats-citoyens, conquérans de Verſailles, héros de la liberté, & pour tout dire enfin, fiers enfans de Paris,

tremblez, tremblez toujours, la crainte eſt le ſalut des armées : vous êtes plus de trente mille, vous avez cent pieces de canons ; vous ne voyez point d'ennemis; n'importe, tremblez toujours, l'odieux ariſtocrate habite dans vos murs; ſa tête jadis altiere ſe courbe devant vous; mais d'un inſtant à l'autre, elle peut ſe relever : ſongez à cette foule ennemie de courtiſans & de conſeillers, de prêtres & de nones, de moines & de chanoines, ils conſpirent contre vous dans l'ombre du myſtere. Voyez-les, voyez vos farouches ennemis pour vous mieux attraper, incendiant leurs châteaux, tremblez donc; & ſi ce n'eſt pour vous, tremblez du moins pour moi, ma mort eſt arrêtée. Une main homicide, Favras, avec cent louis le traître s'en alloit marchandant une main parricide; j'allois périr quand l'honnête Morel & & le grand Turcati ont préſervé mes jours. Si le ſort m'évita de périr par Favras, peut-être il me réſerve de finir comme lui; ſi ce malheur arrive, ſi je dois ſuccomber, on vous préſentera ma chemiſe ſanglante & mon pourpoint percé ».

» Vous pleurez, chers amis, ah ! calmez vos douleurs, ſéchez, ſéchez vos larmes ! J'ai

fait mon teſtament; j'ai nommé le héros qui doit me ſuccéder. Je ne vous oublie pas, je vous légue mes craintes, mes frayeurs perpétuelles; c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe vous faire ».

» Oui, mes enfans, oui, mes braves ſoldats, il faut trembler, il faut trembler, il faut trembler toujours ». Voyez, meſſieurs, ce nombreux auditoire, & les bourgeois qui pleurent & les ſoldats qui rient.

Onzieme changement.

Voyez-vous ce grand homme inſtruiſant ſes officiers dans cet art de la guerre qu'ils ne pratiqueront pas. Voyez-le, il leur explique la machine de Guillotin.

Douzieme changement.

Voyez notre héros dans les Champs-Elyſées; deux cents ſoldats audacieux inſurgens prétendent à la médaille; il le ſait, il ſe hâte : les diſpoſitions ſont faites, les ordres ſont donnés.

Quatre mille fantaſſins & mille cavaliers ont entourés deux cents hommes ſans armes : les

escadrons s'ébranlent ; on voit éclater sur leur front & l'amour de la paix & l'horreur des combats. Ils partent cependant, ils volent aux dangers : les ennemis sont à genoux pour demander quartier : on les prend ; le général commande, ils sont déshabillés ; & le cul presque nud, ils sont tous enchaînés. Les vainqueurs triomphans les menent à Saint-Denis.

Treizieme changement.

Voyez - vous messieurs les députés, les voyez-vous qui tiennent la carte de la France, & qui la déchirent par petits morceaux, & qui écrivent dessus : *Départemens*, *districts*, *cantons* ; & c'est ainsi qu'on régenere un royaume en le mettant en pieces.

Quatorzieme changement.

Et voyez-vous les oiseaux auxquels on a permis de se promener sur les bâtons de leur voliere. Voyez le roi & la reine qui vont à Notre-Dame, aux enfans-trouvés, à Saint-Germain-de-l'Auxerrois, au fauxbourg Saint-Antoine ; mais ils sont bien veillés : les éperviers sont autour de la cage ;

regardez - les, ils ne les perdent pas de vûe.

Quinzieme changement.

Faites attention à ce grand jour du 4 février ; voyez le roi qui se rend à la salle du manège pour épouser la constitution ; il faut espérer que l'assemblée prononcera bientôt le divorce ; écoutez son discours. Le langage ambigu du Genevois Necker, pouvoit-il convenir à la bouche vertueuse du monarque françois. Regardez les députés, leurs sentimens se peignent sur leurs physionomies ; les uns frémissent de rage, les autres pleurent, le grand nombre applaudit, & le roi sort, & l'on se met à jurer, & l'on admet au serment les femmes, les écoliers, les moines, les soldats, les religieuses, & c'est une maladie qui gagne les districts, & toutes les mains sont en action ; mettez les vôtres dans vos poches, car il n'y a pas de sûreté.

Seizieme changement.

Et voyez la procession de l'assemblée nationale du 14 février. C'est la seconde, elle est un peu différente de la premiere ; plus de panaches,

naches, plus d'or, plus de pourpre, tout le monde eſt déshabillé. C'eſt l'effet de la déclaration des droits de l'homme ; ils ſont tous égaux. Robeſpierre eſt l'égal du chevalier de Boufflers, comme Bouche l'eſt de l'anus, on ne les applaudit pas, & ils en enragent : on ſe contente de les admirer ; ils vont encore jurer à Notre-Dame. Ils auront beau multiplier leurs juremens ; la ſomme n'équivaudra jamais à celle des juremens qu'on fait contre eux.

Dix-ſeptieme changement.

Je vais vous donner une repréſentation de l'aſſemblée nationale. Admirez la dignité de cette auguſte aſſemblée. Voyez-vous M. Deſmeuniers, décrétant après une longue diſcuſſion, qu'on ouvrira une fenêtre. Ceux qui ont froid demandent la queſtion préalable : d'autres qui veulent qu'on n'en ouvre que la moitié, réclament la diviſion. Voyez à la même place, M. Rabaud annonçant à l'aſſemblée qu'il a écrit *un petit billet* à M. le Garde des *ſceaux*, & après une épreuve douteuſe, diſant *qu'il va recommencer l'opération.* Regardez le côté des noirs, des ariſtocrates, des royaliſtes,

écumant de rage, parce que l'éloquent général Lameth occupe la tribune. Confidérez le côté des baïs, des enragés, des républicains qui applaudit. Voyez mademoifelle Théroigne de Mericourt, occupant la place d'honneur à la barre. Regardez les tribunes fans billets qui gagnent leur quarante fols, en applaudiffant & huant tour-à-tour : confidérez la tribune des fuppléans, qui eft auffi enragée que le côté gauche. Ils font bien doublés du même, comme l'habit de l'Avocat Patelin. Entendez-vous un député Auvergnat, qui dit : *que l'infurrection eft le plus faint des devoirs*; un député Champenois qui foutient *que l'inquifition eft le premier des actes de juftice*; c'eft le même qui a avancé que les troupes n'étoient autre chofe que des *brigands*; il eft toujours énergique : entendez-vous ce député Nantois qui dit *qu'envoyer des troupes contre ceux qui dévaftent & brûlent, c'eft envoyer des affaffins contre des affaffins*; & ce député Limoufin qui dit *que le roi n'eft pas libre*. On fe fâche tout de bon contre celui-là; c'eft qu'il a dit la vérité, & que toute vérité n'eft pas bonne à dire. Ecoutez une difpute importante, la moitié de la falle dit *&*, l'autre dit *ou*, & ils font prêts

à en venir aux mains pour la différence de la copulative à la conjonctive ; c'est la scene de Figaro, cela coûte cependant 40 mille francs par jour ; on eût mieux fait de donner l'entreprise à forfait, il y eût eu plus de gain qu'à la journée

Je ne vous mene point aux répétitions de l'assemblée nationale, aux Jacobins, à la rue basse du Rempart, aux impartiaux ; vous pouvez vous donner ce petit plaisir en nature.

J'ai gardé tout ce que j'avois de plus beau pour la fin ; soyez toute oreille.

Dix-huitieme changement.

Voyez madame l'ambassadrice qui attend son mari ; c'est édifiant.

Dic ô Janneta
Voles te loga larirette, *bis.*
Nani ma maire
Me voli marida larirette, *bis*, &c.

La voilà en tête-à-tête avec lui ; c'est du neuf.

Cela demande une explication. L'époux a conçu

des soupçons, il est le seul qui en soit là. Voyez la Sémiramis moderne qui prend un maintien majestueux. Voici ce qu'elle dit à son époux avec une dignité connue : « Lorsque je vous ai donné la main, M., je vous ai dit que je ne me croyois pas à l'abri d'une foiblesse ; mais je vous ai donné ma parole que le jour où j'aurois *le bonheur* de faillir, vous n'auriez plus aucun droit sur moi. Eh bien, monsieur, vous connoissez tout ce que vaut ma parole, soyez donc sûr de moi, car je vous permets de m'approcher ». L'époux reste convaincu : tirons le rideau, la farce est jouée ; quelle diable de fantaisie. De mauvais plaisans disent que c'est une envie de femme grosse : effectivement la voilà grosse. Voyez-là, messieurs, son corset est élargi. Qu'est-ce qu'il y a de clair dans tout cela, madame l'ambassadrice ? On ignore le sexe de l'enfant & le nom du pere. La voilà qui consulte une magicienne pour connoître le pere de cet enfant chéri ; car elle a lu dans les naturalistes, qu'elle a beaucoup étudiés, qu'un enfant ne pouvoit avoir qu'un pere. Est-ce B.....e ? Il seroit un monstre. Seroit-ce S...r ? Il auroit de l'esprit, mais peu de force. Louis de N....e ? Il pueroit de démagogie. J'aimerois

assez qu'il fût de B....t, il feroit de jolis vers; mais il seroit impartial. Le prélat d'A...n m'auroit-il embâté d'un agioteur, ou M.....u d'un petit âne de M.......i? La magicienne y perd son latin. L'enfant viendra, & il sera celui de *la nation;* c'est la plus belle & la plus sûre généalogie à laquelle il puisse prétendre.

Admirez le bonheur de sa mere; en ce siécle, où les vœux, les sermens, les paroles ont été déclarés de nulle valeur, elle est la seule qui soit restée inviolable.

Me voilà au bout de mon rolet; je ne pouvois mieux finir ma lanterne magique.

Finis honorabilis, honorabile coronat opus.

C'est encore du latin qui m'a été expliqué par mon oncle.

Est modus in rebus, dit le grand Isocrate, *c'est-à-dire, en latin, nous aimons qu'on nous grate.*

Je n'ai pas mal flatté mon monde, & si ma lanterne n'est pas celle qui éleve les aristocrates, c'est au moins celle qui immortalise les démocrates: l'une vaut bien l'autre.

En recommençant vous en verrez tout autant; vous ne vous en souciez pas, ni moi non plus; ma poitrine est aussi fêlée que vos oreilles.

Un verre de ſirop, garçon.

Je ne ferai point danſer aujourd'hui la charmante Catin; ſes reſſorts ſont démontés; elle eſt comme meſdames du B...g, d'A...g & autres, elle s'eſt donné trop de mouvement pour la révolution.

Ce ſera pour une autre fois.
